Tel épris qui croyait prendre.

DE PROFUNDIS CLAMAVI

L.J. STRANOWICZ

L.J. STRANOWICZ

De profundis clamavi

Tel épris qui croyait prendre

© L.J. STRANOWICZ, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-6646-4

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Contact : lj_stranowicz@yahoo.com

Couverture peinte par Elodie Vasseur, alias La Farfadet.

(bonus :

https://www.youtube.com/playlist?list=PL5IQrEUPSffK9u7J5sZqLvSsTokjJZmas)

1

Un ciel bleu parsemé de quelques nuages aux formes plus ou moins suggestives. Un soleil invisible mais bien présent, à en croire la chaleur émise par le sous-main en cuir noir qui ornait mon bureau. De la verdure à perte de vue. Voilà ce qui m'était offert : une journée éclatante semblant enfin révéler au monde toutes les couleurs de la vie ! La température était douce, inhabituelle pour un mois de mars. Une légère brise jouait avec la frange de mes cheveux, caressant avec bienveillance mon front. Une odeur de terre fraîche et d'herbe coupée parfumait la maison par la baie vitrée restée ouverte. Le calme reposant de la villa n'était sympathiquement troublé que par quelques piaillements d'oisillons. Tout était une véritable invitation à se rendre dans le jardin pour s'occuper un peu des arbres, ou à s'asseoir sur la balancelle et faire quelques esquisses. Un moment de sérénité idyllique… Un repos dominical bien mérité, que je sacrifiais sciemment au profit de l'étude d'un document de soixante-et-onze pages tout juste imprimé par le biais du site juridique Legifrance[1]. Document qui n'avait rien de réjouissant, puisqu'il s'agissait de la loi du 9 mars 2004 « portant adaptation de la justice aux évolutions de la criminalité », récemment promulguée, et plus communément connue sous le nom de Perben II.

Soucieux de ne jamais être pris à défaut, je m'astreignais à une certaine rigueur tant dans ma vie privée que dans mon activité professionnelle, rigueur que d'aucuns trouveraient excessive. Je soupirai. Courbé au-dessus de mon bureau, entre deux articles indigestes, je jetais de temps à autre un coup d'œil par la fenêtre aux vitres quasi inexistantes tant elles étaient propres. Tout semblait m'appeler au-dehors, m'inciter à trahir pour une fois mes principes consciencieux… Et D'[2] savait que j'avais besoin de me changer les idées ! J'avais eu une semaine folle, à gérer mes dossiers d'instruction et à assurer, en sus, une audience correctionnelle qui avait vu défiler dix-neuf affaires. Si ce n'était pas là une preuve de l'abattage auquel les magistrats étaient obligés de se livrer pour désencombrer les juridictions ! Ou était-ce plutôt la preuve que les gens continuaient malgré la loi, malgré les accidents, malgré les campagnes publicitaires volontairement choquantes, à conduire ivres ? Certainement les deux… Dix-neuf dossiers, pour voir passer devant moi des êtres minables, honteux ou complètement inconscients, toujours sous le même chef de prévention. Entendre toujours les mêmes prétextes, les mêmes promesses… Ah,

que c'était ennuyeux ! De quoi vous écœurer du métier. Je fondais quelques espoirs en la nouvelle procédure de comparution sur reconnaissance préalable de culpabilité, qui permettrait certainement d'évacuer la plupart des affaires de conduite sous l'empire d'un état alcoolique des audiences ordinaires.

Mon quotidien.

Ah oui ! Plus original – et heureusement ! –, j'avais aussi eu à courir après un rapport d'expertise psychiatrique disparu d'un de mes dossiers et enfin retrouvé, par hasard et par chance, dans une pile destinée au destructeur de papier… Je l'avais confié deux jours plus tôt à la stagiaire du secrétariat commun afin qu'elle le notifie aux parties, pensant que la tâche serait aisée… J'avais été conforté dans l'idée que je ne pouvais compter que sur Emmanuel, mon fidèle greffier. Malgré mes réticences naturelles à déléguer, j'avais fini par apprendre, petit à petit et fort d'expériences heureuses, à m'appuyer sur lui sans avoir à vérifier systématiquement ce qu'il faisait. Il avait compris ma manière de fonctionner, mes exigences, et avait fourni la qualité de travail que j'attendais de mes collaborateurs. Il avait acquis ma confiance, chose ardue, et pour le moment, il ne m'avait jamais déçu. Quant à la stagiaire, elle avait eu droit à une remontée de bretelles, diplomatique, mon souci étant de m'entendre avec le plus grand nombre. « Lazare Estran ? Vous êtes sûr ? Qui l'aurait cru ? Tout le monde l'adore ! » C'était quelque chose qui me demandait des efforts constants. Dompter perpétuellement mon tempérament solitaire, mes réactions parfois inappropriées, mon impulsivité… Un exercice éprouvant et, malgré le sourire et l'assurance que je me devais d'afficher chaque matin en passant la porte du tribunal de grande instance, j'étais physiquement et moralement à bout depuis quelques jours. Je basculai contre le dossier de mon fauteuil et me frottai le visage des deux mains. *« Concentre-toi, bonté divine ! Plus tu digresses, plus tu perds du temps, plus tu devras rester derrière ce bureau ! »*

Je tournais une énième page lorsque j'entendis claquer la porte d'entrée. Je perçus quelques pas qui se rapprochaient et, pivotant sur mon siège, je vis une tête aux cheveux poivre et sel s'immiscer dans l'espace de la porte entrouverte.

— Je te dérange, mon Beau ?

— Absolument pas.

Loïck entra alors dans la pièce, son corps élancé vêtu d'un pantalon de survêtement gris et d'un tee-shirt trempé. Il avait pris le temps d'aller faire un footing au milieu des bois, alors que je m'efforçais de rester cloîtré. Ses

chaussettes blanches laissèrent quelques marques humides sur le parquet sombre. Je contins mon envie de les faire disparaître avec mon mouchoir en tissu. Il s'approcha de moi, déposa un baiser mouillé de sueur sur ma joue et me demanda ce que je faisais. Je le lui expliquai en m'essuyant machinalement d'un coup de manche, et il me sermonna :

— Tu devrais t'arrêter de temps en temps, Lazare ! C'est du masochisme de rester le cul sur ce siège inconfortable, à essayer de comprendre un truc pareil ! Merde, tu as vu le temps ? Comparé à toi, j'ai toujours l'impression d'être un glandeur !

— Parce que tu es « un glandeur » … *(Je ponctuai d'un clin d'œil pour éviter qu'il ne le prenne mal, même si je n'en pensais pas moins.)* Je dois me mettre à jour.

L'idée de l'humiliation que je pourrais éprouver à faire une bourde le lendemain ou les jours suivants, parce que je n'aurais pas eu la volonté de lire intelligemment le texte jusqu'à la fin, m'était insupportable. C'était un évènement que je pouvais maîtriser : il serait stupide de ne pas le faire.

— C'est de l'excès de zèle totalement absurde, mon Beau. Tu ne seras pas payé plus. Je suis certain que tu seras le seul au tribunal à avoir lu cette putain de loi.

— Non, au moins deux, si mon instinct ne me trompe pas…

— Tu fais allusion à ton collègue ? Celui que tu ne peux pas piffer ?

— C'est lui qui se montre désagréable, pas moi.

— Me dis pas que c'est à cause de lui que tu te fais chier ce week-end ? *(Il s'assit sur mon accoudoir et m'ébouriffa les cheveux d'un geste énergique en me grondant gentiment, tandis que je me recoiffai automatiquement.)* Tu crois sincèrement qu'il n'a que ça à faire dans la vie, ce type ? Chercher à te prendre en faute ? Il doit être en train de somnoler devant la télé ou de se promener en ville. Tu te pourris la vie tout seul ! *(« Possible. Mais un homme averti en vaut deux. »)* Allez, viens prendre une douche avec moi…

— J'ai bientôt terminé. Je ne vais pas arrêter en si bon chemin.

— Dommage. De toute façon, tu n'en fais toujours qu'à ta tête.

— Tu devrais me soutenir, toi, le professeur agrégé de droit public, au lieu de

tenter de me débaucher !

— Tu devrais vraiment t'octroyer une pause, mon Beau. Tu t'es vu dans un miroir ?

— On est fâchés, je les évite.

— Ça serait nouveau, ça ! Mais si c'est vrai, t'as bien raison ! Tu fais peur. *(« Merci du compliment. »)* Ces affreux cernes violets, ce teint de cadavre…

— Monte à la salle de bains ! Tu vas avoir froid.

— Oh, le détournement de conversation foireux !

Il m'enlaça. J'écourtai ce moment d'intimité.

— Tu vas attraper mal, Loïck.

Lorsqu'il quitta enfin la pièce, je posai mon surligneur parallèlement à la pile de papiers. Vaincu par une douleur lancinante dans la nuque et l'amertume de me rendre compte que mon compagnon avait raison, je me levai, fermai mon bureau à clef et allai me coucher dans le jardin sur la balancelle. J'accordais trop d'importance aux piques de mon collègue. Je m'en méfiais déjà en semaine, pourquoi m'en encombrer le week-end ? Inutile de lui offrir cette victoire… Je fermai les yeux et me laissai aller. Je respirai lentement en visualisant les mouvements de ma cage thoracique, afin d'éviter que d'autres images, d'autres pensées ne se bousculent dans ma tête. Difficile de mettre mon cerveau au repos : je n'arrivais pas à cesser de réfléchir. Mais cette technique m'aidait à m'endormir. La petite heure de répit que je m'étais octroyée fut interrompue par Loïck m'annonçant que le dîner était prêt.

Je picorais dans mon assiette. Seuls les petits bruits nocturnes de la nature et les cliquetis des couverts troublaient le silence. Mon compagnon tenta d'engager la conversation :

— Les Manouches se sont installés sur la clairière près du Parc de la Combe à la Serpent.

— Les « minorités ethniques non sédentarisées », s'il te plaît. On devait justement faire ramoner la cheminée…

— On n’a pas de cheminée !

— Alors, faire démousser la toiture.

Il sourit et continua en avalant une fourchette de crudités :

— Les habitants du quartier sont déjà inquiets. Où est-ce qu’ils vont aller chercher l’eau et l’électricité ? Tu sais qu’à chaque fois, l’alarme du poulailler du vieux Martin se met à résonner.

— À en croire les avocats qui plaident régulièrement devant moi, « il ne faut pas stigmatiser les populations ».

— Ne traite pas le sujet avec la même légèreté, si tu en parles avec le voisinage ! Ils pourraient très mal le prendre. Ils n’ont pas notre chance, Lazare ! L’insécurité, tu ne connais pas ça, toi, avec la forteresse qu’on a. *(J’avais fourni le bâton pour me faire battre.)* Mais s’il n’y avait pas ce système de surveillance et tout ça, tu ne serais pas si serein toi non plus…

Je gardai le silence. Peut-être avait-il raison ? Mais ce qui venait d’assombrir mon humeur, c’était plutôt l’évocation de ma maison transformée en bunker, évocation qui me remémorait la cause de cette protection incontestablement excessive. Loïck sentit qu’il avait été maladroit et posa sa main sur la mienne. Je changeai de conversation. Inutile de nous attarder sur le sujet.

— Tu es donc allé assez loin pour ton jogging ?

— J’ai fait un bon tour, oui. Le Parc de la Combe, la Bergerie, la table d’orientation de Dijon… Mais je n’égalerai jamais tes sorties de deux heures.

— C’est déjà bien.

Il débarrassa les deux assiettes et alla chercher la suite du dîner. Je le resservis en vin et mis, en musique de fond, un vinyle de Creedence Clearwater Revival.

— Pavé de bœuf sauce au poivre, accompagné de tagliatelles ! Ça te convient ?

— Parfait.

— Je me demande comment tu vas faire quand je serai parti en Roumanie pour ce colloque, la semaine prochaine ! Tu vas te goinfrer de plats congelés ou de pizzas ? *(Je soulevai un sourcil étonné : je me nourrissais plus sainement que cela !)* Tes assises, c’est quand ?

— Justement la semaine prochaine.

— Et ça va durer… ?

— La session dure quinze jours. Quatre affaires. Mais je n'interviens que pour les deux premières.

— Ça te fait quand même deux dossiers de plus à ingurgiter, alors que t'es déjà bien crevé !

Il venait de me donner l'occasion de le taquiner de nouveau. Je le dévisageai, certainement hautain, et lui demandai à quand datait son dernier cours de procédure pénale. Il ne répondit pas, sentant qu'il avait fait une gaffe.

— Un assesseur n'a pas connaissance du dossier avant l'audience, tout comme les jurés. Un œil neuf dans l'affaire. *(Il accusa le coup en avalant une gorgée de vin et je lui concédai, en terminant mon verre de thé glacé :)* Mais tu as raison, cela ne va sans doute pas me reposer… Je vais devoir écouter attentivement les débats pour me forger mon « intime conviction », alors que je ne suis pas dans un état propice à la concentration. Tiens, ils auraient également dû prévoir ça, dans la Convention Européenne des Droits de l'Homme que tu chéris tant : le droit à un juge en bonnes dispositions physique et morale ! Cela me semble aussi important que l'impartialité, le contradictoire ou l'égalité des armes…

— Ça évite d'ajouter un principe de plus à la liste de ceux que vous bafouez déjà…

Je grimaçai, vexé. Nous étions souvent en désaccord. En tant que théoricien, il pensait que les juridictions se devaient d'appliquer à la lettre les idéaux contenus dans les textes fondamentaux et de ne pas s'en écarter comme il nous arrivait parfois de le faire par nécessité. En tant que praticien, je ne cessais de lui répéter que j'étais d'accord sur le principe, mais que la situation était beaucoup plus compliquée que cela. Il fallait être réaliste et pragmatique.

— Fais pas cette tête ! Ma grande Zaza est tellement au bout du rouleau qu'elle n'a plus aucun humour, maintenant ?

Il avait pris sa voix tendre. Piquante, mais tendre. Cependant, je montai sur mes grands chevaux.

— Rogntudju ! Je t'ai déjà répété de ne pas m'appeler comme ça !

— Du calme ! C'est juste un diminutif.